

Le Canada Musical.

VOL 3.]

MONTREAL, 1^{ER} JUIN 1876.

[No. 2.

LES DEUX CHANTEURS.

— o —

Un vaniteux moineau qui vivait dans l'aisance,
(Un sot parfois est opulent)
Aux oiseaux de sa connaissance
Offrit un repas succulent,
Avec cérémonie à l'avance il invite
Maint habitant de l'air, quelque peu parasite,
Qui venant, au jour dit, pratiquer son métier,
En savourant la figue, ou le fruit du sorbier,
Exalte du festin l'ordonnance admirable,
Et, pour payer comptant sa place à cette table,
Du Moineau grand seigneur il se fait un devoir
De parfumer le bec à grands coups d'encensoir.
Car des convives c'est l'usage
De flatter du plus doux langage
Celui qui les régale, à chaque mets qu'on sert,
Et tel amphitryon est crétin au potage,
Que l'on dit grand homme au dessert
Je sais plus d'un palais où cela se pratique.
Au sortir du banquet on fit de la musique,
Le moineau chanta faux, l'auditoire charmé
Criait "Bis!" au fausset de sa voix glapissante,
Et quand le rossignol à la voix si touchante,
Vint exaler son chant par l'amour animé,
La majorité dit qu'il était enrhumé,
Qu'il fallait du repos pour cette maladie,
Qu'un rhume négligé finissait quelquefois
Par coûter au chanteur ou la vie ou la voix
Le concert arrêté par cette perfidie,
On se sépara aux cris de "Vive le Moineau!"
Et si l'on eût fondé parmi le peuple oiseau
Un Conservatoire, une chambre,
Le scrutin eût choisi le donneur de repas,
Le Rossignol, chez qui les gens ne dinaient pas.
N'en aurait jamais été membre

Chez nous, on ne peut le nier,
Les diners ont trop d'influence,
Et de tout candidat la première science,
C'est d'avoir un bon cuisinier.

* * *

— o —

Les Musiciens du temps de l'Empire.

(Suite)

— o —

Les Sociétés chantantes de l'Empire.

Depuis quarante ans, la France est affectée d'une passion singulière, qui a modifié de la manière la plus fâcheuse l'esprit et le caractère national, nous voulons parler de cet absurde et déplorable travers qui consiste à dissenter sans trêve et sans relâche sur ce que pensent les gouvernements, sur ce que font les ministres, sur ce que disent les chancelleries, sur ce que débitent les propagateurs de nouvelles plus ou moins apocryphes. Est-il un homme de sens qui ne soit profondément attristé des affreux ravages qu'a faits chez nous la *politicomanie*? elle a ôté à la conversation ce qu'elle

avait de grâce, de variété, d'imprévu, la gaieté française a disparu pour faire place à un langage sans couleur et sans originalité.

Sous l'Empire, on s'occupait peu de politique, à cet égard, la France s'était pliée avec une docilité merveilleuse aux volontés du maître. Ce n'est pas toutefois que l'esprit de fronde se fut effacé, cet esprit, qui est indestructible comme tout ce qui tient au caractère national, avait seulement subi une transformation en harmonie avec les circonstances. Les faiseurs de satires et de pamphlets laissaient le pouvoir faire tranquillement sa besogne, mais, en revanche ils fustigeaient sans pitié les travers et les misères prétentieuses que leur offrait le grand monde, la littérature et les arts. Jamais on ne vit un tel déluge de bons mots, de chansons, d'épigrammes, de traits piquants décochés contre les mauvais auteurs, les mauvais comédiens, les mauvais chanteurs, les mauvais virtuoses, il ne surgissait pas une plaisanterie dans le monde littéraire ou musical sans qu'au plus tôt des refrains satiriques ne vinssent lui imprimer le stigmate du ridicule. Les plus grands salons n'étaient pas même à l'abri de ces attaques, mais ils avaient le bon esprit d'en rire tout les premiers.

L'Empire fut l'âge d'or de la chanson. Il se fonda à Paris toutes sortes de sociétés chantantes, qui, néanmoins, ne pouvaient dépasser, sans autorisation, le nombre de vingt membres, le *Caveau moderne*, qui continua si heureusement les piquantes traditions de la vieille gaieté française, et où chaque sociétaire devait fournir par mois une chanson sur un sujet donné, les *Epicuriens*, le *Caveau des Muses*, la *Société Lyrique*, la *Société des Enfants d'Apolon*, la *Société du Montparnasse*, etc., tous ces gens dinaient, chantaient et buvaient dans leur séances. La table littéraire était une table à manger où la nappe était toujours mise.

Il y avait même une réunion chantante qui s'appelait la *Société de la Fourchette*. Celle-là s'assemblait tous les quinze jours et déjeunait alors toute la journée, ses membres n'avaient pas voulu dépasser le nombre de quatorze, ils se connaissaient, ils s'étaient engagés à se pousser mutuellement, ce qu'ils firent avec tant d'intelligence, que tous les quatorze obtinrent de hautes fonctions et arrivèrent à l'Académie.

Lorsqu'il s'agissait de faire réussir un des membres de la *Fourchette*, les treize autres qui se trouvaient dans les journaux ou dans les emplois ou qui étaient répandus dans la société, ne négligeaient aucune démarche, actifs, remuants, infatigables, ils mettaient en œuvre, pour arriver à leur but, les moyens les plus ingénieux, les plus savantes combinaisons.

Il y eut des sociétés moins prévoyantes, qui ne se réunissaient que dans le but de chanter, de rire et de dîner. On est gastronome à Paris. Ces sociétés, par leur nom du moins, rappelaient un peu ce qui s'est vu en Italie dans les deux derniers siècles, où l'on comptait à Milan seulement vingt-cinq académies libres. La plupart des sociétés italiennes se signalaient par de bizarres dénominations c'étaient l'*Académie des Impatients*, l'*Académie des Inquiets*, l'*Académie des Altérés*, l'*Académie des Lunatiques*, l'*Académie des Fantastiques*, etc. Ce furent à Paris la *Société des Sots*, la *Société des Fous*, la *Société des Paresseux*, qui dit-on, justifiaient leur titre, la *Société des Ours*, qui dans leurs chansons imitaient à ravir les grognements de ces quadrupèdes; la *Société des Bêtes*, où l'on n'admettait que des membres très-spirituels.

Chacun, dans cette dernière prenait le nom d'un animal, d'un oiseau ou d'un poisson. Désaugiers, le chansonnier célèbre, y fut reçu, et paya son entrée par une chanson dont